

Isidore, prince des poètes



Jean-Christophe Cadilhac

Jean-Christophe Cadilhac

Isidore, prince
des poètes

© Jean-Christophe Cadilhac, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7451-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À la mémoire de mon père qui m'a fait découvrir la poésie de
Ducasse et ouvert l'esprit à la littérature.

CHAPITRE 1

Montevideo, Uruguay, extraits du journal de Célestine, mère d'Isidore

Montevideo, le 25 décembre 1840

Premier Noël sans ma famille, en Uruguay avec François.

Un mois qu'il m'a accueillie à Montevideo.

Voyage long et effroyable. Aurais-je seulement la force de le refaire ? Trois mois sur une mer souvent démontée, ponctués de vomissements. J'ai perdu du poids et il m'a fallu plusieurs semaines pour me remettre.

Hier, avec Cécilia et Rosalia, nous avons préparé un repas de fête, j'ai sorti 2 bouteilles de champagne ramenées de France pour faire la surprise à François, rentré d'une journée harassante à la légation française.

Soirée romantique, belle table et délicieux diner (viande de bœuf merveilleuse, légumes savoureux, fruits du jardin) servi par Cécilia, en grande tenue. François m'avait proposé d'inviter deux couples de français qu'il avait rencontrés quelques mois plus tôt à l'occasion d'un vernissage et revus depuis, à deux ou trois reprises, mais je lui avais répondu que je préférais que nous profitions à deux de ce premier Noël.

Champagne excellent. Après quelques verres, me voilà gagnée par un profond sentiment de tristesse à l'évocation de notre rencontre, de nos familles, de notre région. François me prend aussitôt dans ses bras puis lève haut son verre de champagne et prenant Cécilia à témoin, qui s'en est trouvée terriblement gênée, jure que nous célébrerons le prochain Noël mariés et parents.

Aujourd'hui, messe de Noël dans la cathédrale de Montevideo, remplie de centaines de fidèles en liesse. À la fin de l'office, nous allumons un cierge. François prend ma main et la serre dans la sienne. Je le sens ému. J'ai prié avec ferveur pour les êtres qui m'étaient chers et pour celui que nous souhaitons accueillir.

Montevideo, le 1^{er} décembre 1841

François est inquiet, les troupes d'Oribe alignent les victoires. Le Général Lavalle, à la tête de la coalition anti-rosiste a été abattu par les fédéralistes lors d'une escarmouche alors qu'il s'était replié à San Salvador de Jujuy.

Les batailles sont certes éloignées mais on en parle beaucoup au sein de l'importante communauté basque de Montevideo.

Les basques, principalement des artisans (maçons, ébénistes, forgerons) ont émigré ici en masse et il est surprenant de constater à quel point ils sont parvenus à apporter leurs coutumes et à les faire vivre si loin de chez eux. Ils forment un petit monde uni et soudé avec leurs propres lieux d'échange et de distraction comme des salles de billard, de bal, des cafés. Les jeunes jouent même à la pelote basque le dimanche ou pendant les jours de foire. Ils ont créé des groupes de musique. Les maisons sont meublées, décorées, construites comme chez nous.

Nous parlons tous espagnol et français. Les familles s'enrichissent grâce à la forte demande en construction de maisons et n'ont aucune difficulté à s'intégrer.

J'ai fait de belles rencontres. C'est incroyable de penser que ces gens étaient quasiment mes voisins en France et qu'il m'a fallu traverser l'océan pour les rencontrer !

Malgré ses fonctions qui l'accaparent, François est très prévenant et soucieux de mon bien être.

Après un déjeuner chez des amis où il y avait un piano, il m'a demandé si cela me ferait plaisir de m'y remettre. Deux jours plus tard, un quart de queue trônait dans le petit salon.

Il multiplie les attentions et m'emmène, le dimanche faire de grandes balades à la mer où nous profitons des belles plages.

L'autre jour, alors que nous étions partis nous promener du côté des grandes plaines au nord de Montevideo, nous avons assisté à un spectacle saisissant : deux cavaliers, aidés de quelques chiens, s'employaient à rassembler leur bétail disséminé pour le conduire vers d'autres pâturages, un peu plus à l'est. C'étaient des *gauchos*, m'a expliqué François. Ils étaient nombreux dans cette région, toujours de passage. J'étais subjuguée par leur maîtrise et leur dextérité à cheval.

Le soir même, alors que nous en discussions, François m'a proposé d'apprendre à monter à cheval, m'avouant qu'il n'était pas très à l'aise en présence de ces animaux. Un de ses bons amis, à la légation, avait sympathisé avec quelques familles de *gauchos* qui avaient choisi de se sédentariser dans la région et il allait lui demander de nous les présenter.

La nature ici est magnifique et le climat bien agréable. Je m'imagine déjà, chevauchant.

Je serais si heureuse si je pouvais tomber enceinte.

Montevideo, le 15 décembre 1842

Ca y est, les troupes d'Oribe sont aux portes de Montevideo ; On ne parle que

de ça. La communauté française est en émoi. Tout le monde a été mobilisé pour prêter main forte aux soldats et aux autorités : ordre a été donné de préparer la défense de la ville et d'édifier, partout des fortifications.

François, que je sens soucieux, tente néanmoins de me rassurer en m'expliquant que la ville ne pourra être prise, les assiégés, ont eu le temps de s'organiser et de se préparer, ils repousseront les assauts ennemis et le ravitaillement de la population pourra toujours se faire par le port.

Les courriers venus de France implorent des nouvelles, font part de leur inquiétude, citent les articles alarmistes lus dans les journaux, nous enjoignent de rentrer au plus vite. Nous rassurons comme nous pouvons nos familles, nos proches, nos amis de France, minimisant la gravité de la situation et promettant de prendre soin de nous et de sauter dans le premier bateau à la première véritable alerte.

Malgré tout, nous aimons notre nouvelle vie, nous souhaitons rester, défendre ce que nous avons construit ici au besoin, pour les plus jeunes et les plus déterminés d'entre nous, en allant grossir le rang des soldats. Des légions française, basque et italienne ont été constituées, prêtes à intervenir.

En attendant, nous essayons de vivre normalement.

Initiée par les *gauchos*, je me suis mise à l'équitation avec passion. Ils m'ont expliqué que l'essentiel n'était pas la technique mais la communication avec les chevaux.

À force de pratique J'ai retrouvé mon niveau de piano. Souvent seule, je m'y consacre, depuis quelques semaines, des heures entières chaque jour.

François me dit que je devrais sortir plus, il n'est pas bon que je reste cloîtrée dans la maison.

Mais j'y suis bien, m'y sens en sécurité parmi les meubles et objets qui me sont devenus familiers.

J'y invite régulièrement de jeunes femmes se voulant insouciantes et nous parlons vaisselle, musique, mode parmi d'autres sujets futiles.

Jeune femme mais toujours pas mère. Curieusement je n'en suis pas attristée compte tenu de la situation actuelle tellement incertaine : Comment aurais-je vécu ma grossesse aux portes de la guerre ?

Montevideo, le 10 décembre 1843

Serons-nous toujours confinés à Noël ?

10 mois déjà que le siège de la ville bouleverse la vie des montevidéens et

qu'Oribe a organisé dans les faubourgs son propre gouvernement.

Il ne cherche plus à prendre la ville mais plutôt à l'affamer. Heureusement, le blocus du port a été levé grâce à l'intervention de l'Angleterre et Montevideo, malgré les pénuries, peut être ravitaillée. Les combats sont éloignés mais meurtriers.

François est persuadé que la France va intervenir à son tour et que le siège ne durera pas. Il veut être optimiste.

Il le faut pour l'enfant que j'attends. François a pleuré quand le médecin, hier, a confirmé la nouvelle. Il m'a demandé de ne plus sortir de la maison, de renoncer aux sorties. Il a expliqué à Cécilia et à Rosalia que je devais me ménager, il ne fallait plus que je me rende au marché ni ailleurs, je ne devais plus monter à cheval, il comptait sur elles pour prendre les choses en main, s'occuper de la maison, des repas, de l'intendance.

Je le sens impatient d'être père. D'après le docteur, l'enfant devrait naître vers la mi-juillet.

J'ai hâte que mon ventre s'arrondisse, de sentir vivre en moi cet être si désiré.

Nous avons convenu de l'appeler Blaise si c'est un garçon, Jeanne si c'est une fille.

Je revis.

Montevideo, le 20 janvier 1844

Notre joie fut de courte durée.

Le 5 janvier, alors que j'étais restée sagement à la maison à lire et à faire du crochet, suivant scrupuleusement les recommandations de François, le docteur appelé en urgence pour des saignements et de fortes douleurs en bas du dos m'a fait immédiatement conduire à l'hôpital et examiner: fausse couche en raison d'une anomalie du développement du fœtus nous a-t-il expliqué.

Comme il nous voyait effondrés, il a cru bon d'ajouter, à mon intention : Vous n'êtes en rien responsables, c'est malheureusement assez fréquent lors d'une première grossesse, cela ne vous empêchera pas d'en avoir d'autres, vous êtes encore si jeune.

Mais François lui n'est plus si jeune. Il est choqué, prostré, il ne mange presque pas et ne reçoit plus ; il s'est fait porter malade à la légation.

Quant à moi, je sombre corps et âme. Je me sens tout à coup si vieille.

Montevideo, le 17 novembre 1844

La vie a repris son cours, la ville est toujours assiégée, nous sommes pris au piège.

J'ai essayé de remplir mes journées, comme on gave une oie, pour ne pas penser, pour ne pas sombrer, en m'abrutissant d'activités, en me gorgeant de sons: piano, sorties en ville, piano, balades, piano, lecture, piano, baignades, piano, équitation, piano, tir à l'arc, piano ; Tout était bon pour m'occuper le corps et l'esprit du lever au coucher, sans temps mort. Pour montrer aussi à François que je m'accrochais et ne laissais pas tomber. Il était, lui aussi, à deux doigts de s'effondrer. Deux existences brisées devant composer avec le quotidien.

Mais chaque nuit a été longue et pénible, traversée de cauchemars me ramenant inlassablement à la vacuité de mon existence. Et chaque soir, c'était une prière pour ne pas me réveiller.

Et puis, de nouveau, l'espoir, surgi du chaos, du néant de nos vies, comme la petite graine dérisoire mais obstinée qui défie la neige qui l'étouffe : une nouvelle grossesse à laquelle nous ne croyions plus et dont nous n'osons espérer qu'elle ira à son terme.

Par superstition, nous renonçons à nos choix de prénoms, c'est le sort qui décidera et notre enfant, s'il vient à naître, portera, s'il est du même sexe, celui du saint du jour.

Dans la maison qui revit, Cécilia et Rosalia, les piliers de nos raisons vacillantes, s'affairent comme jamais, m'épargnant toute contrainte, vaillantes, retenant leur souffle et priant avec ferveur chaque jour.

Presque autant que moi.

Montevideo, le 27 décembre 1844

Nos prières n'y ont rien fait.

Nouvelle fausse couche : cette fois le docteur, en quittant la chambre, n'a pas fait d'autres commentaires.

L'aurons-nous un jour cet enfant ?

Je suis épuisée, à bout de nerfs et mon pauvre François est effondré.

Nous nous sentons l'un comme l'autre responsables.

Nous portons sur nos visages aux traits tirés et nos corps amaigris les douloureux stigmates de notre échec.

Dois-je rentrer en France ? Y commencer une nouvelle vie ? Je m'interroge sérieusement lors de mes rares accès de lucidité.

Peut-être mon dernier Noël à Montevideo !

Montevideo, le 18 avril 1846

Je ne pensais pas reprendre ce journal.

Est-ce un miracle, le fruit savoureux de notre détermination, la récompense inespérée de notre entêtement ou tout simplement un don de dieu en réponse à nos prières, je ne le sais pas et à vrai dire peu importe : L'essentiel est qu'il soit là, enfin, quand nous avons cessé d'y croire.

Né le 4 avril 1846, à midi très exactement, après une troisième grossesse éprouvante, malgré une mauvaise chute, en début d'année, qui nous avait fait craindre le pire.

C'est un garçon, nous l'avons prénommé Isidore, du nom du saint du jour.

Il est robuste et en parfaite santé d'après le docteur.

J'ai préféré attendre quelques jours avant de l'annoncer à mes parents rongés d'inquiétude, je n'avais plus le courage de leur écrire et j'espère seulement que cette heureuse nouvelle effacera ces mois d'attente angoissée. J'aimerais tant qu'ils soient près de nous pour le baptême de leur premier petit fils mais l'océan nous sépare, il est si vaste.

François est fou de joie. C'est comme si, à la seconde même où il a pris Isidore dans ses bras, toutes ces années d'amertume, de déceptions et de résignation accumulées qui avaient blanchi ses cheveux, assombri son caractère et voûté son corps s'étaient, d'un claquement de doigt, évanouies. Maintenant, il brandit son fils comme un athlète son trophée.

Comme pour conjurer le mauvais sort qui s'acharnait sur nous, nous avons décidé, malgré tout, de nous marier le 1^{er} février 1846 à la cathédrale où nous avons tant prié l'un et l'autre depuis cinq ans.

Hier, les larmes aux yeux, François m'a rappelé la promesse qu'il m'avait faite lors de notre premier Noël ensemble à Montevideo. Je ne l'avais pas oubliée non plus.

Pouvons-nous enfin nous laisser aller à notre joie partagée par nos braves Rosalia et Cécilia ?

Elles ne cessent de se signer lorsqu'elles passent devant la chambre du bébé qu'elles ont accueilli à grands cris à mon retour d'hôpital. Même les voisins, accourus pour la circonstance, nous ont fait une haie d'honneur, jetant sur notre passage des pétales de rose.

Mais je suis épuisée.

J'espère savoir profiter de ce bonheur et me remettre de ces émotions.